

I Corinthiens 11, 17 à 28
Prédication du pasteur Marc Frédéric Muller

Notre vie d'Eglise peut sembler routinière. Elle est marquée par une certaine répétition. Dimanche après dimanche, l'ordre liturgique est le même, avec la même structure et peu de variations dans le déroulement de la célébration. La répétition est aussi le fait de l'année liturgique ou du cycle triennal des lectures bibliques. Elle favorise des formes d'habitudes que beaucoup ressentent comme une mécanique étouffante. Mais... la répétition c'est aussi l'entraînement ; un temps de préparation nécessaire pour s'ajuster. Ceux qui exercent un art le savent très bien. La répétition, dans la vie chrétienne, peut être un exercice spirituel qui permet de laisser croître la semence de la Parole de Dieu en nous.

Quand elle devient habitude, la répétition nous expose parfois au risque de perdre la valeur et la signification de ce que nous faisons ensemble. Le fondement des gestes devenus ordinaires passe dans l'oubli et nous les répétons sans plus nous souvenir de leur origine. Pourquoi serrons-nous les mains pour nous saluer ? Pourquoi la robe du pasteur est pratiquement la même que celle d'un avocat ? Pourquoi disons-nous « amen » en terminant une prière ? Pourquoi mangeons-nous le pain et le vin lors de la sainte cène ?

La sainte cène, le repas du Seigneur, justement, n'échappe pas à cette habitude qui se mêle à un sentiment d'usure, d'autant plus que la culture contemporaine est ivre de happenings, d'innovation, grisée par le changement perpétuel. Pourtant, la permanence de certains usages est aussi source de solidité et nous avons besoin d'avoir un socle pour garder l'équilibre et accueillir sereinement le mouvement permanent en nous et autour de nous. Notre vie de foi a besoin d'une assise.

Alors, que vivons-nous quand nous célébrons la sainte cène ? Il est certain que chacune et chacun a sa propre expérience du repas du Seigneur ; cependant, sur quoi repose cette expérience ? Laissons-nous éclairer par le témoignage de l'Écriture.

Les controverses au sein de la première communauté chrétienne de Corinthe sont nombreuses et l'apôtre Paul exhorte ses membres à se recentrer sur la foi reçue et transmise (v. 23). Les causes de divisions sont nombreuses : entre les chrétiens d'origine juive et ceux d'origine païenne, les cultures religieuses sont très différentes ; les hommes semblent avoir quelque peine à accepter un mouvement d'émancipation des femmes né de la proclamation de la bonne nouvelle ; les clivages de classes sociales, entre libres et esclaves ou riches et pauvres, perturbent l'esprit de fraternité qui ne fait pas de distinction, ni de discrimination ; les courants théologiques s'opposent également, influencés par un légalisme prégnant ou par les cultes ésotériques.

Pour le repas du Seigneur, Paul dénonce l'absence de partage ; on ne s'attend pas pour manger, certains s'enivrent et d'autres ont faim (v. 21s). De plus, on manque de respect pour le corps du Christ (v. 27ss) ; ce corps pourrait aussi bien être le pain et le vin présentés avec les paroles de Jésus que la communauté elle-même (cf. 12, 27). Il est difficile de savoir quelles sont précisément les raisons de la dégradation de la pratique autour de la sainte cène : Des riches sembleraient ne pas avoir d'égards pour les plus démunis. D'autres ne croyant pas que le Christ ait pu mourir sur la croix – groupe appelé les docètes -, refuseraient d'annoncer sa mort (v. 26). Ou alors, des membres sont irrités de voir qu'on transforme ce repas fraternel en un acte magique et superstitieux.

Des tensions semblent émerger dans la compréhension de la cène.

D'un côté, des membres de l'Eglise la vivent d'abord comme un mémorial des derniers jours de Jésus et, de l'autre, des fidèles la considèrent comme une actualisation, une mise en présence du Christ vivant.

Pour les uns, il s'agit d'un repas convivial et fraternel, signe de commensalité mais, pour d'autres, c'est un moyen de salut.

Certains vivent ce moment comme l'anticipation du royaume de paix à venir, les frères et les sœurs étant réunis autour de la table ; elle revêt une dimension de témoignage exemplaire. D'autres le vivent plutôt comme un instant privilégié de leur rencontre personnelle avec le Christ qui se donne dans la foi ; c'est alors la dimension sacramentelle qui est soulignée.

Il est probablement important de ne pas supprimer cette tension, et il convient plutôt de l'assumer pour rester fidèle à l'enseignement du Christ et des apôtres.

Dans les paroles de Jésus, rapportées par Paul, un mot dit bien cette ambivalence : en grec *diathéké*. A propos de la coupe présentée aux disciples, le Christ dit qu'elle est « l'alliance nouvelle » ; on pourrait aussi traduire « le testament nouveau ». Le terme « alliance » met en avant un pacte entre égaux qui crée un lien par le partage des consentements. Le terme « testament » exprime la volonté unilatérale de celui qui fixe l'énoncé de sa volonté et qui donne son héritage.

La cène est à la fois un moment de partage, qui crée du lien entre les disciples dans l'amour au nom de Jésus-Christ, et un moment sans égal où le Fils a décidé de se rendre présent et de se donner pour la foi [cf. le choix dans les paroles liturgiques, après l'anamnèse, entre deux formules : « *Comme les épis jadis épars dans les campagnes, et comme les grappes autrefois dispersées sur les collines sont maintenant réunis sur cette table, dans ce pain et dans ce vin, qu'ainsi toute ton Eglise soit bientôt rassemblée...* » ou « *Voici, dis le Seigneur, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je prendrai la cène avec lui et lui avec moi...* »].

Les Eglises, dans leur diversité, traduisent assez bien les différences d'accent dans cette tension entre convivialité et sacralité, entre un repas fraternel et un rite solennel.

En Occident, au 16^e siècle, avec la Réformation et les réformes, nous savons que les controverses autour de la sainte cène furent très virulentes, non seulement entre catholiques romains et protestants, mais aussi au sein du mouvement protestant.

Aujourd'hui, nous sommes encore héritiers de ces différentes sensibilités :

- pour l'aile « évangélique » (mennonite, baptiste, pentecôtiste), le repas du Seigneur est surtout un moment festif et fraternel, au cours duquel on se souvient de ce qui a été partagé par le Christ dans la chambre haute avec les disciples.
- Pour les catholiques romains, c'est le rite du sacrement, conforme à son institution, qui actualise, pour les membres de l'Eglise, le sacrifice salutaire de Jésus-Christ.
- Pour les luthériens et les réformés, la recherche d'un équilibre dans cette tension entre les deux pôles est perceptible, mais encore avec une différence d'accent, les premiers insistant plus sur la rencontre personnelle avec le Christ et les seconds étant plus attachés à signifier la dimension du partage fraternel.

Voyez les pratiques (même s'il conviendrait de voir les évolutions et les variations nombreuses selon les lieux) ; elles témoignent bien de cette tension :

- entre la procession catholique romaine et le cercle protestant autour de la table ;
- entre l'assiette et la coupe que les fidèles se passent dans le cercle, côté réformé, et le ministre (serviteur) luthérien qui vient donner à chacun(e) le pain et le vin en se déplaçant dans le cercle ;
- entre le rituel catholique quotidien et la célébration plus ou moins régulière côté protestant (3 fois par an ou plusieurs fois par mois, mais pas systématiquement) ;
- entre l'excommunication (privation d'un moyen de salut ou rejet communautaire) pratiquée tant chez les catholiques que chez les évangéliques et l'accueil de tous au repas (interdiction de refuser les espèces pendant le rituel chez les luthériens et les réformés ; même les non-baptisés sont invités dans les communautés réformées françaises).

Pour nous, à la lumière de la lettre de Paul, il est fondamental de maintenir simultanément ces deux dimensions de la sainte cène et de les articuler :

- la mise en présence du Christ par la Parole proclamée et consacrée, qui requiert de l'assemblée l'expression d'une adoration et d'un profond respect pour l'amour que Dieu nous accorde en cet instant ;
- la fraternité construite et édifiée par cette présence dans l'amour partagé de façon concrète au moment du sacrement, et alors la convivialité après le culte (verre de l'amitié ou repas paroissial) est le prolongement et le déploiement du corps du Christ, vivant et incarné.